

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Des fumerolles s'élevaient encore des ruines du bâtiment lorsque je parvins à y pénétrer. L'incendie avait dévoré les laboratoires, le métal de leurs parois partant tel du papier dans les flammes. Ces gros coffres au blindage cabossé, disposés derrière les étables, servaient jusqu'alors d'abris pour les travaux d'analyse de la laiterie. Il n'en restait plus que d'affreux chicots noircis, distordus, des carcasses déchiquetées dont l'une avait roulé sur les caillasses jusqu'à un bouquet de jeunes pins. Ayant stoppé la course de l'ancien frigo, les arbres avaient commencé à brûler à leur tour. L'un était parti en torche, jusqu'à faire explosion. Les trois autres ne tendaient plus vers le ciel que des pieux calcinés.

J'ignorais à quel moment le feu s'était déclenché : je travaillais aux nurseries, comme la plupart des jeudis depuis le début du programme de bouturage. Le temps que l'alarme parvienne jusqu'aux serres, les grandes flammes commençaient déjà à céder devant les efforts d'une unité de pompiers. Une chose que nous avons apprise, au moins, des attentats de l'été, était la rapidité d'intervention en cas d'incendie. Quoique la ville se soit toujours très sérieusement préparée contre ce genre de risques — auxquels elle se trouvait particulièrement exposée —, les bombes des Blancs avaient constitué la plus violente des mises en condition réelle. Deux quartiers étaient partis en fumée, menaçant d'engouffrer toute la Cité d'en haut dans le même brasier.

Penché sur un grand bac de vase, je plantais avec précautions de jeunes rejets de canalisation. D'origine biologique, les grands tuyaux qui permettent l'acheminement et la circulation de l'eau sur le Toit n'ont pas été créés par l'homme. De fait, l'empereur a emporté avec lui, où qu'il se trouve, le secret de leur création. Il ne s'agit pas du moindre des mystères auxquels tout citoyen de Spica se trouvait confronté au quotidien. Chef-d'œuvre d'ingénierie génétique, leur nature et leur fonction n'avait plus rien désormais de très secret pour nous, mais leur fabrication demeurait hors de portée de nos capacités techniques. Pour autant, les ingénieurs agronomes des nurseries avaient pris à bras le corps ce défi scientifique et appliquaient aux canalisations vivantes les grands principes de la culture végétale. On nommait cela familièrement le « plan Tulipe » : un ambitieux programme de développement des capacités semi-vivantes de la ville. Recruté, au début, simplement pour effectuer mes habituelles analyses chimiques, je m'étais finalement trouvé une place au sein de l'équipe. Oh, rien de grandiosement complexe bien entendu : n'ayant eu que l'éducation des rues, je n'avais pas la formation biologique nécessaire pour participer aux plus savantes recherches, mais je me chargeais de nombre de petits travaux, en bon petit grouillot des serres : épissures, greffons, bouturages, engrais, pollinisations artificielles, plantations et pousses en milieux particuliers, rien de tout cela ne présentait encore de mystère pour moi. Ma patronne elle-même, madame Ha, s'étonnait de ma passion toute neuve pour l'horticulture technique.

Une exclamation de mon collègue attira mon attention : s'étant redressé avec précipitation, Frantisek regardait au-dehors.

– Oh bon sang... gémit-il. Ariel, regarde ça !

Une colonne de fumée grasse et sombre s'élevait vers le nord-ouest des fermes, droite comme un pilier dans le ciel gris d'automne.

Sans réfléchir, j'abandonnai les plantes dans leur liquide nourricier, jetai mes gants sur le banc le plus proche et sortis en courant. Déjà, l'atmosphère prenait cet abominable arrière-goût que les habitants de Spica avaient appris à détester, depuis des semaines et des semaines qu'il teintait l'air de la Cité d'en haut. Une sorte d'amertume rugueuse, comme une âcre démangeaison du fond de la gorge : le feu. Le terrible goût du feu.

Frantisek me dépassa, galopant en direction du brasier dont les sombres émanations roulaient et gonflaient au-delà du rideau de bambou. Des cloches d'alarme retentissaient, graves et urgentes : je me

demandai, furtivement, comment nous ne les avons pas entendu plus tôt. Sans doute étions-nous trop absorbés par nos tâches respectives, ou bien les serres formaient-elles une barrière sonore plus efficace que je ne l'aurais cru. Dehors, le son des cloches se faisait comme l'odeur du feu : omniprésent, déjà obsédant. Le retour du cauchemar, et cette fois en plein milieu de la zone agricole.

Bien entendu, nous sommes arrivés trop tard. Qu'aurions-nous pu faire, d'ailleurs ? Dans les cris des animaux paniqués, les équipes de pompiers se relayaient autour des bâtiments en flammes. Je pensai aussitôt à Baïma et Rafu, mes deux copains du labo. J'assistai aux opérations, impuissant, figé en lisière de la petite bambouseraie. Frantisek grommelait à mes côtés, combattant le choc par la colère. Des étincelles flottaient dans l'air, menaçant d'embraser à son tour la ceinture de bambous. Se secouant, mon collègue saisit une petite pompe, en me désignant le tuyau. À nous deux, nous nous mîmes à arroser le feuillage et à détrempier le sol, pour éviter toute propagation des dégâts dans cette direction. Dans notre dos, le toit d'une des étables commençait à brûler. Les pompiers concentrèrent une partie de leurs efforts pour la sauver. Les animaux criaient de plus belle, évacués pour certains par les fermiers, d'autres encore retenus dans les divers bâtiments et enclos.

Le pandémonium se calma lentement, comme les laboratoires achevaient de se consumer. L'odeur savonneuse du répulsif anti-flammes, dont les pompiers avaient copieusement arrosé les murs alentour, concurrençait celle, dure et aigre, du brûlé. Un combattant du feu nous fit signe de cesser notre arrosage : l'incendie semblait enfin éteint.

Des animaux gémissaient encore, dans les granges, mais durant un moment les humains demeurèrent silencieux : il n'y avait plus que le bruit des gouttes tombant au sol et les fumerolles grisâtres s'élevant des décombres. Des yeux, je me mis à chercher un visage connu : passée la pointe d'adrénaline de l'action, la crainte m'emplissait de nouveau quant au sort de Baïma et Rafu. Frantisek étant parti discuter avec deux fermiers, je le suivis.

– Je ne sais pas qui était de service, répondait justement l'un des deux interlocuteurs de mon collègue. Secouant négativement la tête, il ajouta : Non, je ne crois pas que quelqu'un soit resté à l'intérieur...

– Mais enfin, que s'est-il passé ? Les labos n'ont pas brûlé tout seuls ? demanda encore Frantisek, le visage figé en un masque revêché. L'autre fit une moue incertaine.

– Une explosion, affirma son acolyte, un vieil homme au nez crochu. Je bossais pas très loin quand l'un des frigos a explosé ! Regardez, j'ai même déchiré ma veste, quand je suis tombé par terre — il y a eu un de ces souffles, je me suis retrouvé à genoux avant même de savoir ce qui arrivait !

Tout en écoutant ces témoignages, je continuai à scanner la foule des pompiers et des fermiers. C'est ainsi que je vis arriver les gardes : la haute silhouette de Manssour fendit tel un navire l'assistance en désordre, avec son long nez comme figure de proue. Me voyant m'avancer, il ne m'accorda qu'un infime mouvement du menton, mais son humeur sombre ne m'avait pas pour objet : comme j'hésitai un peu, il se retourna pour me faire signe de le suivre. Un autre garde l'accompagnait, une grande baraque que je ne connaissais que de vue.

Les sens assaillis par la puanteur de l'incendie, les cris d'animaux, la rumeur inquiète des gens, l'humidité prégnante et la boue gluante, je suivis le dos de Manssour sans trop regarder autour de moi. Un petit bonhomme entra pourtant dans mon champ de vision, dont la seule vue me remit le sourire aux lèvres :

– Rafu !

Sans réfléchir, nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre. Rafu tremblait de tout son corps, et ce ne devait pas être de froid, car le vent du sud venait de se lever, dispensant une tiède caresse sur la scène de dévastation. Lorsque je fis un pas en arrière, Rafu fit de même avec une grimace vaguement gênée : nous étions copains, mais pas spécialement proches. Il se racla la gorge. Ses yeux se cerclèrent de rouge et je sentis de même quelques larmes perler au coin des miens, mais ce devait être l'action de la fumée, que la brise nous jetait dessus par bouffées.

– Ariel, fit-il avec un sourire triste.

De la suie maculait ses avant-bras et assombrissait ses cheveux d'ordinaire d'un rouge carotte agressif.

– Comment te sens-tu ? commençai-je, tout de suite interrompu par Manssour :

– Monsieur Marlhsoud ! Content de vous voir, dites-moi : qui est en charge de la laiterie cet après-midi ?

– Euh, laissez-moi réfléchir... Jeudi ? Ce doit être Matinas, alors. Fabien Matinas, un grand brun...

– Oui, je le connais, fit Manssour. Vous l'avez vu, depuis le début du feu ?

Rafu haussa les épaules dans un geste d'impuissance :

- Non, je ne crois pas. J’ai tout juste eu le temps de sortir de mon labo... Tout est allé si vite...
- Qui était avec vous ? Tout le monde a pu sortir ?
- Je crois... Oui, tout le monde... marmonna Rafu d’ordinaire si loquace.

Il avait toute l’apparence de quelqu’un d’épuisé : le teint pâle, l’élocution lente, il semblait même avoir du mal à garder son attention fixée sur le policier. Je le surveillai, prêt à le soutenir s’il devait se sentir mal.

Manssour regarda autour de lui, les sourcils toujours sauvagement froncés. L’autre garde s’était éclipsé dans la foule pendant le bref échange.

– Et Baïma... commençai-je.

– Elle ne travaillait pas aujourd’hui, normalement les labos étaient fermés, me répondit Rafu d’une voix lente.

– Bon, trouvai-je seulement à répondre, soulagé.

Avisant une chaise, renversée dans l’entrée d’une des granges, j’allai la ramasser pour l’apporter au petit laborantin. Il me remercia d’un hochement de la tête, en s’asseyant.

– Je suis encore sous le choc, commenta-t-il avec un peu d’humour dans la voix. Je lui serrai simplement l’épaule, moi-même encore trop ému pour retrouver le chemin des longues phrases.

Le deuxième garde revint en compagnie d’un homme brun et basané, que je supposai être Matinas, le responsable du jour. Manssour s’éloigna un peu avec lui, en conversation d’un air sombre. Un gros soupir rappela mon attention du côté de Rafu. Je m’accroupis à ses côtés, à l’ombre d’une paroi de bois qui dégoulinait encore de liquide retardant. Une odeur mêlée montait du sol, de détergent et de terreau, que bousculaient par intermittences des fumerolles. Je baissai un peu les réglages de mon mode neural, pour que ces puanteurs m’agressent moins.

Rafu toussa un peu puis, peinant à retrouver son souffle, me glissa d’une voix rauque :

– Tout ce matériel perdu, tu te rends compte ?

Je me rendais très bien compte. Avant de travailler aux nurseries, je participais très souvent aux travaux d’analyses chimiques du labo. J’avais ainsi fait la connaissance des volubiles Rafu et Baïma, aussi dissemblables physiquement que complices dans leur pseudo-rivalité constante. Perdre les labos, cela revenait pour la ville à perdre des équipements précieux, peut-être irremplaçables. Dans notre économie de subsistance, depuis la Disparition, chaque élément technologique acquérait une valeur unique.

– Je vais peut-être demander aux *adines* de me transformer, comme toi, ajouta Rafu sur le même ton.

Je le regardai plus attentivement : plaisantait-il ?

– Je suis sérieux, affirma-t-il en voyant mon regard. Tes capacités d’analyse chimique sont précieuses, il vaudrait peut-être mieux que j’en sois doté moi aussi, cela simplifierait mon boulot.

– Je ne suis pas certain que j’apprécierai la concurrence, fis-je sur le ton de la plaisanterie.

– Tss, tss, siffla Rafu avec un sourire fatigué, de toute manière ça fait des semaines qu’on ne te voit plus, ingrat. Avoir plus de personnel ayant tes qualifications nous serait vraiment précieux. Tu sais, je suis sérieux, répéta-t-il : j’y pense depuis un moment.

Relevant les yeux pour croiser les miens, il ajouta :

– J’en ai déjà parlé à ton ami Madjid, qui pense comme moi que les facultés nano-techniques des hommes-chats devraient être partagées avec plus de monde. Qu’en penses-tu, toi ?

Mal à l’aise, je détournai le regard.

– Nous reparlerons de cela, répondis-je en me relevant. Ce n’est pas qu’une partie de plaisir, tu sais, et puis ça ne dépend pas de moi.

– Je m’en doute...

Je le quittai en lui serrant de nouveau l’épaule : Manssour me faisait signe de le rejoindre.

– Monsieur Matinas me confirme que tout le monde a été évacué à temps, déclara-t-il à mon intention.

Le Matinas en question acquiesça silencieusement. Le garde ajouta :

– Tu m’accompagnes, quand même ? On va fouiller les débris, mon collègue est déjà parti en éclaireur.

– Patauger dans la boue et la suie avec toi sera un véritable honneur, répondis-je sans plus d’enthousiasme qu’il ne me semblait nécessaire, mais en lui emboîtant malgré tout le pas.

Depuis les événements qui avaient entouré l’apparition des Blancs, la brigade urbaine semblait avoir conçu l’étrange idée que j’appartenais plus ou moins à ses rangs. Je n’écartais pas la possibilité de réclamer un de ces jours une étoile de shérif adjoint, ne serait-ce que pour voir la mine que ferait le surveillant général. Mais on ne se refait pas : la curiosité n’est pas l’apanage des seuls chats — et d’ailleurs, ne suis-je pas apparenté à la gent féline, depuis que je suis devenu *adine* ?

Certaines parois en métal irradiaient encore un peu de chaleur, témoignant de la violence de l'incendie. En louvoyant au sein des carcasses éviscérées et noircies, nous nous sommes rapprochés de ce qui avait visiblement été l'épicentre de la conflagration : la force de l'explosion avait dégagé un espace nu, projetant alentour terre, plantes, débris et labos jusqu'à dégager la surface du Toit. Inaltérable, celle-ci éblouissait presque par sa blancheur, au cœur des décombres souillés de suie. Manssour, accroupit, passa la main sur le revêtement immaculé. Je le vis porter ses doigts devant ses yeux, un air perplexe peint sur le visage.

– Qu'as-tu découvert ? demandai-je en m'accroupissant à mon tour à ses côtés.

– Passe ta main sur le sol.

Suivant son conseil, j'obtempérai. Déjà surprenante par sa douceur et sa fraîcheur, la surface m'étonna tant elle était lisse, elle ne présentait aucune des écailles crayeuses qui pèlent d'ordinaire sur le sol du Toit. Regardant autour de moi, je vis qu'à la terre projetée alentour se mêlaient des particules blanchâtres. Me penchant, je passai la main sur un des monticules les plus proche : un film pulvérulent le recouvrait. Frottant mes doigts entre eux, je constatai qu'il s'agissait d'une poudre rugueuse, un peu abrasive.

– Étonnant, fis-je en relevant la tête vers Manssour. Le choc a nettoyé la surface jusqu'à la substance même du Toit.

– Aussi lisse, tu crois ?

– Oui, oui, affirmai-je : le côté un peu crayeux que l'on constate d'habitude, c'est le résultat d'une sédimentation, le calcaire apporté par les éléments, la pluie, tout ça. La surface du Toit, à l'origine, devait entièrement avoir cet aspect lisse.

Machinalement, je tendis de nouveau la main pour caresser le sol blanc, au touché presque soyeux.

– L'explosion a dû être d'une sacrée puissance, pour tout évacuer comme ça... continuai-je en contemplant autour de nous les tas de terre éjectés par le souffle, et les parois métalliques des anciens frigos, distordues et déchirées.

– Je me demande quel labo se trouvait à cet endroit, marmonna Manssour d'un ton songeur.

Me remettant debout, je tâchai de me repérer, en vain : la déflagration avait bouleversé tous mes repères. Grimant sur un tas de gravats, je me hissai ensuite sur un épais ruban de métal étrangement tire-bouchonné, peut-être les restes d'une porte. De ce perchoir, je pouvais voir au-delà des containers renversés et brûlés. Nous nous trouvions à la limite des rizières. Un frigo avait creusé un sillon monumental dans les cultures aquatiques. D'où je me tenais, je vis que le dessin des rizières avait perdu de sa beauté rectiligne, au profit d'une onde de choc comme figée dans le sable.

– C'est l'arrière des labos, expliquai-je à l'intention de Manssour. Il faudrait demander à Rafu ou quelqu'un d'autre ce qui se fabriquait ici.

Le garde, penché vers le sol, remplissait des petits sacs du mélange de terre, de poudre blanchâtre et de gravats qui nous entourait.

– On verra bien si nos experts trouvent des traces d'explosif, ou du moins d'un produit chimique qui puisse expliquer une telle catastrophe, dit-il.

– Tu penses qu'une expérience a mal tourné ?

– Tu vois une autre explication, toi ? C'est ce qui semble le plus plausible, hein ?

Je hochai la tête, ennuyé.

– Quoi ? demanda Manssour d'un ton agacé.

– Eh bien, pour dégager pareillement la surface du Toit... commençai-je.

Avec un soupir, Manssour opina :

– Je sais, ce pourrait être une nouvelle tentative pour percer la surface.

Ayant échangé un regard, nous nous comprîmes sans en dire plus. Une explosion aussi forte... Comment ne pas penser qu'elle était plus ou moins volontaire ? La Cité d'en haut commençait à peine à se remettre des plaies qu'une précédente tentative de percement lui avait infligées. De temps en temps, un fou ou un groupe d'illuminés imaginait une nouvelle manière de pénétrer dans le Palais. En dix-huit ans depuis la Disparition, un nombre non négligeable d'essais avait été pratiqué. Avec chaque fois des résultats désastreux : la matière blanche constituant les parois semblait absolument impénétrable. Et d'ailleurs, quand bien même on serait parvenu à la percer, le palais ne se laisserait pas pour autant pénétrer : la Brèche présente dans le bureau du feu conseiller Talib témoignait d'une barrière invisible mais infranchissable.

Manssour reprit d'un ton songeur :

– Je me demande si le Toit lui-même n'est pas responsable de l'ampleur des dégâts.

– Comment cela ?

- Eh bien, pense un peu à la puissance de cette explosion... Comme le Toit ne peut pas être percé...
- Toute l'énergie a été rejetée ! m'exclamai-je. Oui, bien sûr ! Le Toit offre une telle résistance que toute l'énergie de l'explosion s'est transformée en un souffle latéral.
- C'est cela, opina de nouveau Manssour, son long visage tressautant de haut en bas. D'abord la détonation, puis le souffle qui balaye toutes les constructions, et enfin le feu qui naît des débris d'un des labos et se propage. L'incendie est forcément un effet tardif de l'explosion : le souffle l'aurait éteint, sinon.

CHAPITRE II

Manssour avait voulu continuer à m'embaucher pour la suite de l'enquête, mais j'avais préféré lui fausser compagnie : ne lui en déplaise, mon service d'intérêt général ne concernait pas la brigade urbaine mais les fermes. Sans attendre l'arrivée de Basel, je repartis donc en direction des nurseries. Là-bas, je retrouvai Frantisek qui, en compagnie de deux autres collègues, procédait à un examen minutieux des serres. Étant donné la puissance du souffle de l'explosion, qui avait dévasté une partie des rizières, les ingénieurs horticoles craignaient que les nurseries n'aient elles aussi subi des dommages structurels. Fort heureusement, nous n'avons pas trouvé le moindre soupçon de dégât, pas même une vitre fêlée. De toute évidence, les bambouseraies avaient suffi à amortir l'onde de choc.

Le soir venu, je me fis raccompagner au bord de la ville par Frantisek, qui roulait à bord d'un nouveau véhicule, une sorte de buggy aux grosses roues molles. Avec la colonisation grandissante du Toit aux abords de la Cité d'en haut, ce type de moyen de locomotion connaissait une certaine vogue. Le moteur à alcool de bambou n'émettait que peu de bruit ni d'odeur, mais on ne roulait pas vite —malgré tout c'était toujours moins fatigant qu'un deux roues. Je descendis à pied les quelques espaliers qui me restait, jusqu'à chez moi. Ou bien, devais-je dire jusqu'à chez madame Ha ?

Je vivais chez ma patronne depuis le début de notre collaboration, trois ans plus tôt. Située vers le milieu du trente-deuxième espalier nord-est, la petite maison blanche possédait toutes les caractéristiques habituelles d'une demeure conçue par l'architecte de Spica du temps de la grandeur impériale : la porte centrale, la silhouette basse et longue, les petites fenêtres carrées, la double génoise frisant au ras du toit en terrasse. Seule rupture à la norme vanbootienne : un nid d'aigle octogonal, que madame Ha avait fait construire afin d'y respirer le grand air et d'y faire de doux songes. En dehors de cette chambre excentrique, la maison de la vieille dame, comme toutes ses voisines, conservait l'allure élégante de la cité idéale autrefois aménagée sur un pan coupé au sommet du palais. Visionnaire, David Van Boot avait hélas sombré dans la folie après la Disparition, comme le prouvait sa mort récente, au terme de la violente affaire qui l'avait opposé aux autorités de la ville — et à votre serviteur, fort malencontreusement.

Ayant constaté que la maison silencieuse ne contenait âme qui vive, je trouvais ma patronne dans son atelier. Lorsque j'en ouvris la porte, une senteur piquante me fit monter les larmes aux yeux. Penchée sur une vasque, madame Ha malaxait une pâte odorante qui l'éclaboussait jusqu'aux avant-bras.

– Ariel ! Viens donc me rattacher les cheveux, s'exclama la vieille dame en plissant des yeux dans ma direction.

Une mèche blanche lui tombait devant le nez et d'autres cheveux menaçaient à leur tour de lui masquer le visage. Après avoir essuyé mes yeux larmoyants, je m'efforçai de remettre un peu d'ordre dans la coiffure de madame Ha, qui poussa un grognement de satisfaction :

– Ah, c'est mieux ! Merci Ariel. Ça m'agaçait, cette mèche. Et impossible de m'en occuper moi-même sans me couvrir de cataplasme à la moutarde. Tiens, passe ça à la centrifugeuse, ajouta-t-elle en me désignant du menton un bol de granulés gluants comme du tapioca.

Sans demander de quoi il s'agissait, je versai le contenu du récipient dans la petite centrifugeuse qui, une fois refermée, se mit à bourdonner. À la fois détective et ostéopathe, madame Ha ne pratiquait la première activité que de manière assez occasionnelle, tandis que la seconde lui prenait de plus en plus de temps et d'énergie, s'étant développée également dans les domaines de la pharmacie. L'affaire Van Boot avait constitué un déclencheur de cette nouvelle orientation : dans ses nombreux bouquins anciens, ma patronne avait déniché une recette permettant de guérir les brûlures de manière extrêmement efficace, ce qui expliquait qu'elle passât désormais la majeure partie de son temps à fabriquer des pommades.

Avec une grimace, madame Ha dégagea ses bras de la mixture pour aller les rincer sous le robinet.

– Tu peux commencer à remplir les pots, m'indiqua-t-elle.

Grands et petits, les bocalaux s'alignaient sur les étagères que j'avais installées peu de temps auparavant. Le laboratoire verrier du docteur Jong nous les fournissait. Pendant que madame Ha arrêtait la

centrifugeuse et commençait une nouvelle préparation, je m'emparai d'une spatule et commençai à emplir les pots de l'épaisse pâte huileuse qu'elle venait de malaxer.

– Il y a eu un grave accident à la laiterie, commençai-je à expliquer.

Madame Ha demeura silencieuse tout le temps que je lui exposai la catastrophe. Je ne voyais que son profil gauche, penché sur la paillasse. Une mèche blanche avait recommencé à glisser en direction de son front. Les lèvres pincées, madame Ha continua à piler des feuilles, hochant juste deux ou trois fois du menton pour ponctuer mon récit.

– Les laboratoires, dit-elle quand je me fus tu. C'est terrible, j'ignore si l'on peut les remplacer. Il y avait là un tel équipement...

La vieille dame ne termina pas sa phrase : c'était inutile, je savais comme elle à quel point notre ville manquait de matériel. Une perte de telle ampleur pouvait mettre en danger toute notre communauté. Rafu et ses collègues contrôlaient tous les produits issus de la ferme, afin de s'assurer qu'il n'existait aucun risque contagieux. Que s'échappe un seul germe néfaste et nous pouvions nous retrouver face à une catastrophe épidémique.

– Et les piles ? murmura madame Ha.

– Je ne sais pas, j'espère qu'elles sont récupérables.

Nous faisons allusion aux piles énergétiques qui, dans chacun des anciens frigos, fournissaient une électricité apparemment inépuisable. Cela aussi, nous en avions bien besoin : cannibalisés sur certains vaisseaux spatiaux, les containers transformés en labo avaient été équipés de leur propre source d'énergie alors que, dans la majeure partie des quartiers de la Cité d'en haut, les gens s'éclairaient encore à la bougie, faute que l'on parvienne à produire assez de courant. Les plus chanceux faisaient usage d'éoliennes de fortune, qui hérissaient la ville blanche de leurs hélices multicolores.

– Tu dis qu'il n'y a pas eu de blessés ?

– Non, les labos étaient fermés aujourd'hui.

– C'est un vrai miracle, alors... Ou bien le coupable savait très bien qu'il ne blesserait personne en frappant ce jour précis... déclara madame Ha d'une voix songeuse.

J'approuvai distraitement de la tête : l'idée m'était déjà venue, bien sûr. Un tel « hasard » désignait sans doute un membre du personnel.

Au-dehors, la nuit tombée depuis longtemps couvrait le jardin d'un voile glacé. J'entendis croasser un corbeau. Le feuillage de l'arésite avait tourné au roux, l'automne s'imposant déjà. La lumière jaune de la grande lampe à huile de baleine-terre oscillait doucement, faisant vibrer les ombres sous la paillasse et dans les coins de la pièce. Nous étions dans une bulle confortable, chaude et odorante, mais tout pouvait basculer en permanence, tellement la société de Spica demeurait précaire. Un prêtre catholique dont j'avais fait connaissance depuis peu, le père Baccey, prétendait que l'empereur ne nous avait pas réellement abandonné, qu'en fait il continuait à nous protéger, hors du regard. Hélas, cette vision me paraissait de moins en moins crédible, depuis la dévastation semée par Van Boot. Autrefois, le grand architecte formait avec le grand ingénieur et l'empereur lui-même une sorte de trinité quasi divine. Si l'un des anciens membres dirigeant du palais pouvait ainsi se retourner contre nous, que penser de la Disparition elle-même ? Nous étions tous au bord du gouffre, dans une prison à la dimension d'une planète.